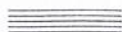




Alicia de Larrocha

La goyesca

Il y a tout juste un siècle naissait à Barcelone cette infatigable avocate de la musique de ses compatriotes. Mais la pianiste excellait dans bien d'autres répertoires, en particulier chez Mozart qu'elle pratiquait comme une seconde langue maternelle.



Herbert Breslin, l'imprésario américain qui relança la carrière d'Alicia de Larrocha outre-Atlantique au mitan des années 1960, disait de sa protégée qu'« il y avait pour elle deux types de répertoire, les choses qu'elle jouait extrêmement bien, et les choses qu'elle jouait mieux que personne ». Dans la deuxième catégorie, on rangera sans peine la musique espagnole dans sa large diversité, tout un pan de répertoire auquel le nom de Larrocha, qui lui rendit ses lettres de noblesse, reste à jamais lié. Pour Granados, la filiation est même directe : si la jeune Alicia n'a jamais connu le compositeur, sa mère, sa tante ont été ses élèves, tout comme Frank Marshall, premier disciple du maître et continuateur de son académie.

Entre deux guerres

Prenant Alicia sous son aile, Marshall veille, avec l'accord de sa famille, à ne pas trop exposer l'enfant prodige, repérée cependant avant ses six ans par un certain Joaquin Turina. Ses apparitions restent donc d'abord peu nombreuses, mais il existe un enregistrement d'un Nocturne de Chopin réalisé à l'âge de neuf ans, où la petite fille étonne par un sens de la ligne et du chant obtenu sur un instrument dont elle n'atteignait pas les pédales ! Car oui, Alicia de Larrocha n'a jamais été très grande, entraînant plus tard des commentaires sans fin sur son mètre cinquante, ou sur ses petites mains

1923
2009

potelées qui ne l'ont pourtant jamais empêchée d'inscrire à son programme des concertos de Rachmaninov ou Brahms. Moins que la taille de ses mains, c'est plutôt celle de ses bras qui la gênait parfois, rendant acrobatiques certains croisements dans des pièces virtuoses. Pour l'heure, la jeune Alicia grandit entre les menaces de la guerre civile espagnole, puis de la Seconde Guerre mondiale, en profite pour se forger un répertoire immense, de Bach et Scarlatti jusqu'à ses contemporains, en passant par les grands romantiques – Schumann ou Chopin – et bien sûr son cher Mozart.

Encouragée par des personnalités fortes comme Arthur Rubinstein, la carrière de Larrocha se développe après guerre, avec ses premiers concerts hors d'Espagne, et même une tournée en compagnie du chef Alfred Wallenstein pour des débuts américains en 1954, qui précèdent un récital à New York l'année suivante. C'est aux États-Unis qu'elle retrouve les studios d'enregistrement, où elle engrange ses premières pépites espagnoles pour American Decca. Las, l'expérience tourne court, la firme ne pouvant faire aboutir tous les projets envisagés (*Iberia*, en particulier). Larrocha recentre alors pour un temps sa carrière sur l'Espagne. La dimension

pédagogique prend également de plus en plus de place dans sa vie : après le décès de son ancien professeur Frank Marshall en 1959, elle assure la direction de son académie, bien aidée par son mari, le pianiste Juan Torra.

Piano lumineux

C'est durant cette période heureuse que vont naître les gravures maîtresses pour Hispavox, autour des deux piliers que sont *Iberia* et les *Goyescas*, accompagnés d'une multitude d'autres œuvres d'Albéniz et Granados considérées jusqu'ici avec condescendance. Là réside d'ailleurs tout le génie de Larrocha : savoir donner sang et vie à des pages où motifs et formules rythmiques stéréotypés semblent si vite tourner en boucle sous d'autres doigts. Tout s'éclaire alors sous un jour nouveau dans ce piano lumineux, prodiguant mille surprises, entre spontanéité des accents, richesse de l'harmonie, volubilité sans bavardage, pittoresque qui n'est jamais de carte postale. Et surtout (si l'on se rappelle la taille de ses mains), un rendu des détails et un étagement des plans sonores à l'incroyable lisibilité.

Les triomphes s'enchaînent sous la houlette de Breslin, marqués par des tournées régulières et un compagnonnage avec Decca durant les décennies

1970 et 1980. Elargi à Bach, Mozart, Beethoven, Liszt, Ravel ou même Khatchatourian, la discographie de Larrocha repasse néanmoins régulièrement par le répertoire de ses compatriotes, anciens ou modernes. Elle crée ainsi nombre de pièces écrites à son intention par Surinach ou Montsalvatge, se fait la meilleure ambassadrice de la musique ascétique et silencieuse de Mompou, remet sans cesse sur le métier ses chers Granados et Albéniz, dans des lectures plus larges et détaillées, mais avec parfois moins de spontanéité – et surtout dans les prises de son Decca de l'époque, donnant trop de dureté et de métal à ce si beau piano.

Eprouvée par la mort de son mari en 1982 mais ne cessant de parcourir le monde (plus de quatre mille concerts durant sa carrière !), Alicia de Larrocha connaîtra un bel automne dans les studios de RCA durant la décennie 1990 (Granados, Mompou, Mozart... tous magnifiés par une plus-value sonore indéniable), avant de renoncer à la scène en 2003. Affaiblie par une fracture du fémur l'année suivante, cette grande d'Espagne n'en poursuit pas moins son enseignement. Elle s'éteint en 2009 dans cette ville de Barcelone qui l'avait vue naître quatre-vingt-six ans plus tôt.

TROIS JOYAUX



« ALICIA DE LARROCHA, ICON ». Œuvres de Soler, Granados, Albéniz, Turina, Montsalvatge, Falla. Warner.

Une porte d'entrée idéale dans la discographie

de Larrocha, avec ce portrait habilement troussé par Emi dans sa série Icon. L'éditeur y reprend les gravures mythiques réalisées par Hispavox au tournant des années 1960 dans le répertoire espagnol, avec en particulier *Iberia* d'Albéniz et des *Goyescas* de Granados légendaires – mais aussi nombre de cahiers des deux compositeurs qui de « secondaires » deviennent ici essentiels. S'y ajoutent des sonates de Soler bondissantes, une intégrale Falla âpre et brûlante, sans oublier en bonus quelques douceurs partagées avec Victoria de Los Angeles.



« THE FIRST RECORDINGS ». Rodrigo, Granados, Turina, Mompou... DG, 1953-1956.

Longtemps inédits en

CD, ces enregistrements réalisés par American Decca au milieu des années 1950 offrent un bon complément au coffret Icon. Larrocha, la trentenaire conquérante, délivre ici une magistrale leçon de piano, doigts solides, sens de la forme et instinct désarmant d'évidence et d'assurance. Qui osait jouer un tel répertoire à l'époque ? Les Granados feront doublon, mais nombre de pièces ne seront jamais reprises dans la discographie officielle – alors pas d'hésitation malgré le son mono.



● MOZART : Sonates pour piano (intégrale). RCA, 1989-1991.

Mozart, c'est l'autre grand homme de la vie de Larrocha,

auquel elle n'a cessé de revenir entre deux escapades dans le répertoire ibérique. Parfois desservie en concerto, la pianiste donne le meilleur d'elle-même dans le ton de confiance des sonates, pour lesquelles on privilégiera cette gravure tardive. Prise de son superlative, interprétation habitée, hauteur de vue et beauté des timbres caractérisent ce Mozart dont les partitions s'enchaînent comme des perles fragiles.